

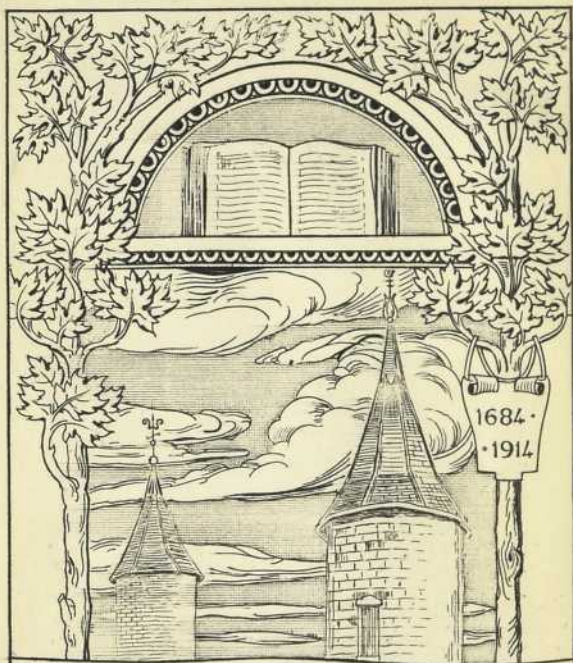


209714

3fo

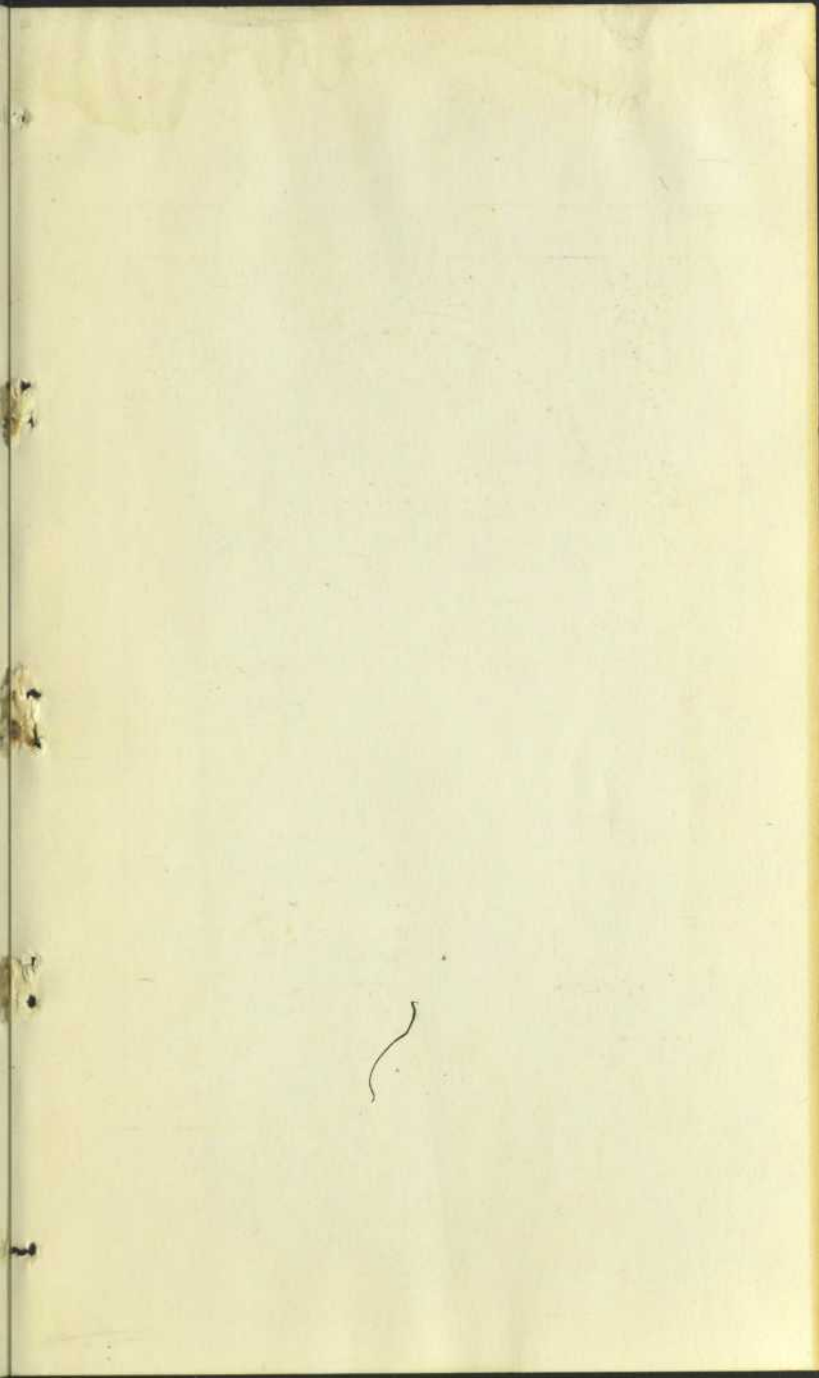
)

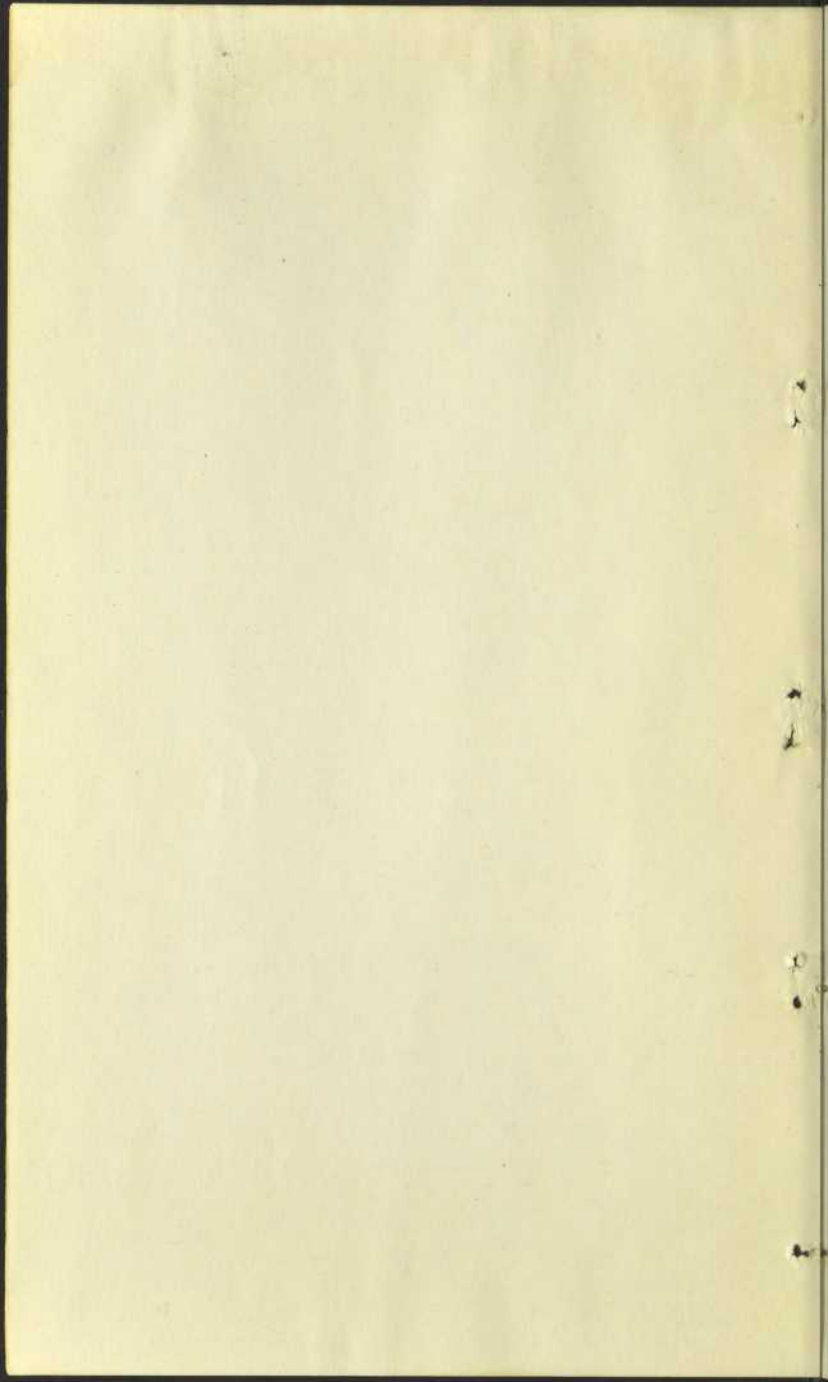
A. C. TASCHEREAU
RELIEUR
FR.: 1790

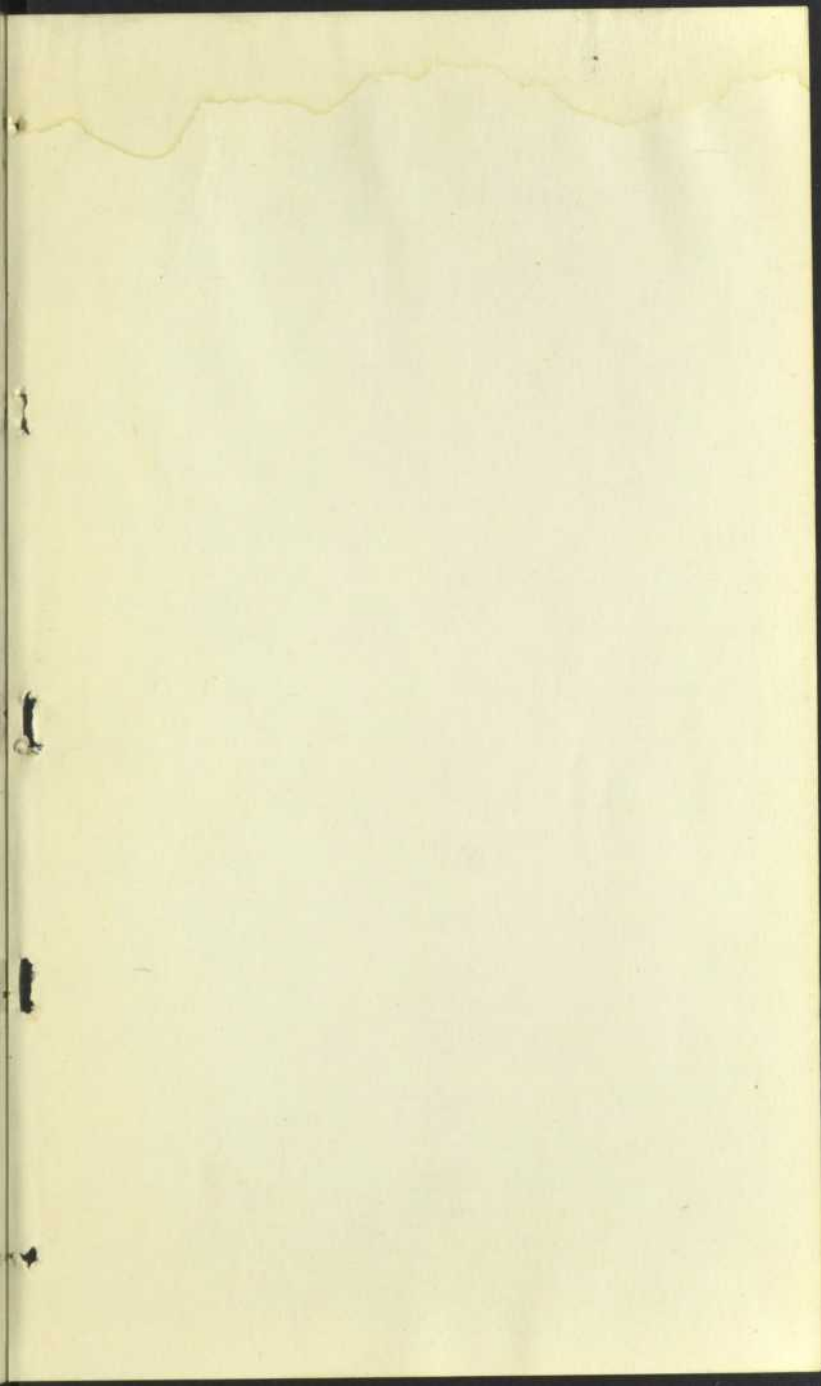


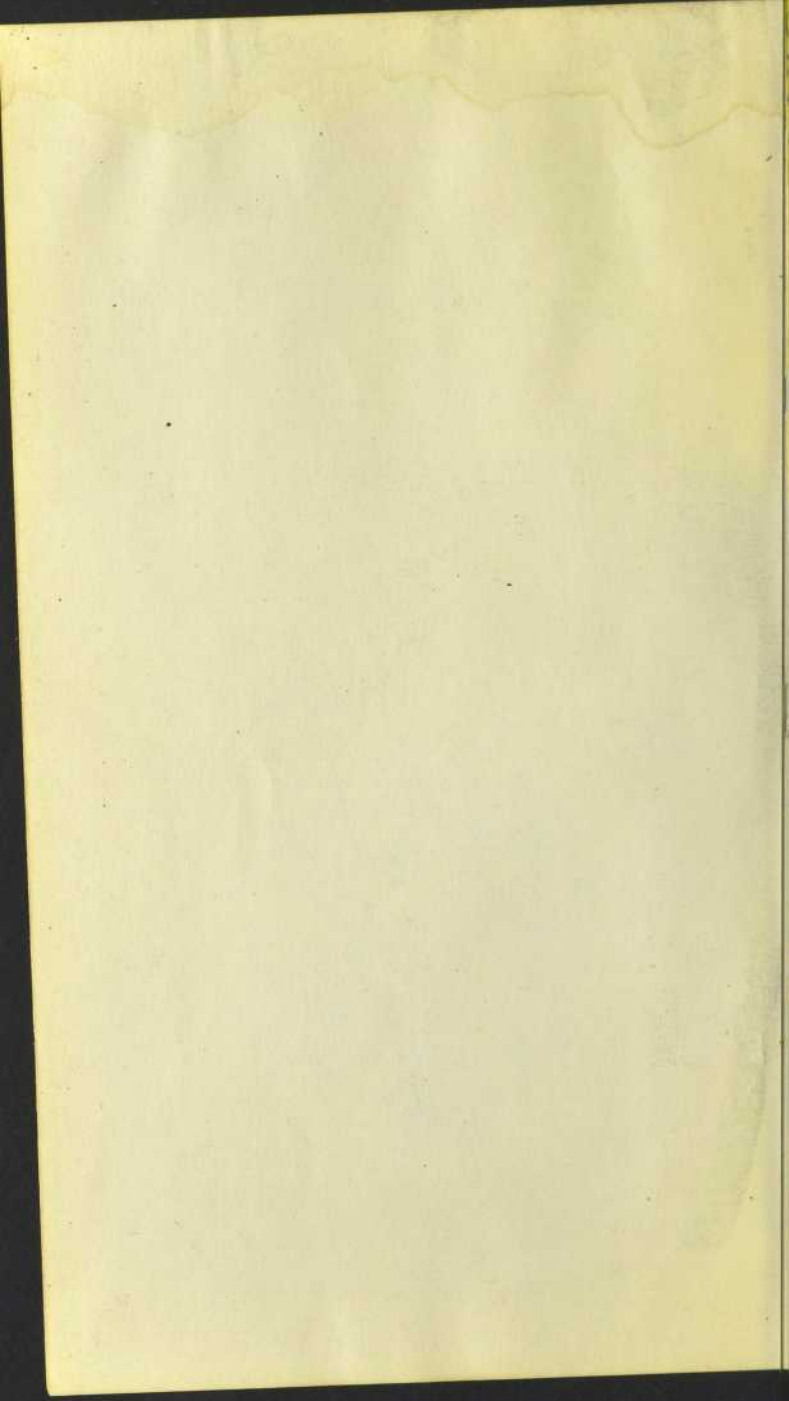
BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTRÉAL









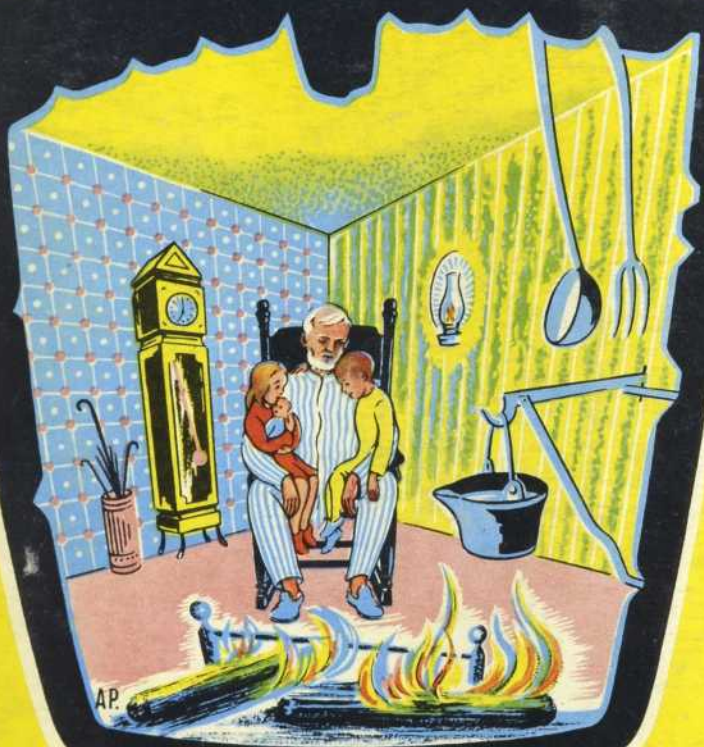


Les Contes du
Grand-Père Sept-Heures

LA FONTAINE DE PARIS

MARIUS BARBEAU

Illustrations d'ARTHUR PRICE



AP.

CHANTECLER

5



1684
• 1914

BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL

584399
1914

275

LA FONTAINE DE PARIS

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

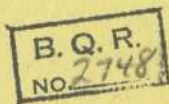
A RENÉ PRICE
mon petit-fils

PZ

24.1

B3F₀

15



LA FONTAINE DE PARIS

•

Une fois il est bon de vous dire qu'il y avait un homme de tous les métiers qui s'appelait Jean Cornaud, et sa femme Finette, très jolie et tout à fait avenante.

Cornaud allait au bois abattre des arbres pour en faire du bois de chauffage. Pendant son absence, le prince Coquard venait du voisinage causer avec Finette. C'était un gourmand et elle était bonne cuisinière; il aimait bien ses petits plats. Tous les jours le bûcheron se rendait au bois et le prince venait goûter avec la femme. Tant et si bien qu'à la longue, le bûcheron Cornaud dit à sa femme:

— Si tu voulais m'en croire, Finette, tu dirais au prince que j'aime bien ses visites, mais pas si souvent.

Le lendemain, après le départ de Cornaud pour le bois, le prince arrive comme d'habitude, le sourire aux lèvres et la fleur à la boutonnière.

— Mon mari prétend, lui annonce Finette, qu'il aime bien votre visite, mais pas si souvent.

— Assurément ! répond le prince Coquard. Même un bûcheron pourrait bien s'aviser de revenir chez lui au moment où on l'attend le moins.

— S'il le fallait, dit la dame, ç'en serait fini de nos petits fricots.

— Finis nos fricots ! répète le prince.

— Comment nous y prendre, se demande Finette, pour tenir quelques jours mon mari au loin ?

— C'est bien simple, suggère Coquard. Sitôt qu'il reviendra, commencez à vous lamenter : Mon Dieu, Cornaud mon mari, que j'ai mal aux dents ! Lui qui est bon garçon, il ne manquera pas de dire : « Finette, ma femme, appelons le médecin. » Répondez-lui : « Non, mon mari, c'est l'eau de la Fontaine de Paris qu'il me faut. Sans cette eau, mon mal ne pourra jamais guérir. C'est fini de Finette. »

Quand Finette au loin voit revenir son mari du bois, elle se met au lit, se gonfle une joue et commence à se lamenter à tous les saints :

— Mon Dieu, Cornaud, mon mari, que je suis mal !

— Qu'as-tu donc, Finette ? demande le bûcheron, en entrant.

— C'est le mal de dents, le pire de tous les maux. Cette fois, j'en mourrai. Tu n'était pas sitôt parti que je suis tombée en agonie.

— Il n'y a qu'une chose à faire : aller chercher le médecin.

— De médecin, point n'ai besoin. C'est de l'eau de la Fontaine de Paris qu'il me faut.

— Pauvre femme, tu auras le temps de mourir sept fois avant que je revienne de Paris.

— Cornaud, mon mari, non, j'attendrai ! Mais hâte-toi, mets-toi en route bien vite, si tu veux revenir !

Cornaud est si bon pour sa femme que, malgré la fatigue, il part sur la grand-route de Paris. Sitôt qu'il est parti, le prince Coquard revient chez Finette, où l'attend un souper mignon avec pigeon chaud et artichauts à la poivrade.

Sur la route, Cornaud rencontre un vieux cocassier, qui le salue.

— Bonjour, mon ami !

— Bonjour, cocassier !

— Mais où vas-tu, Cornaud, si triste, si abattu ?

— Ne m'en parle pas ! répond le bûcheron. Ma femme Finette se meurt du mal de dents. Il me faut aller quérir de l'eau de la Fontaine de Paris.

Le cocassier, qui s'y entend — il a tant voyagé, tant vu, tant entendu ! — éclate de rire :

Tet, tet, tet ! Ta femme n'a pas plus mal aux dents que moi.

— Toi, tu ne connais pas ma femme; elle n'est pas comme les autres !

— Tous les maris disent la même chose.

— Elle n'est toujours pas assez perfide pour m'envoyer comme ça à Paris.

Pour toute réponse, le cocassier dit :

— Cornaud, mon pauvre homme, si tu ne veux pas me croire, monte dans mon panier. Moi, j'en ai de l'eau de la Fontaine de Paris. Je te ramènerai chez toi.

Cornaud revient chez lui comme à dos d'âne, dans le panier du cocassier.

Une fois rendus à la porte de la maison

où se prépare un joyeux banquet, pan, pan, pan ! à la porte.

— Qui est là ? crie la dame de la maison, qui n'est pas disposée à ouvrir à tout venant.

— Madame, c'est le cocassier. Il est bien fatigué.

— Cocassier, cocassier, répond-elle fâchée, on ne peut donc, ici, jamais avoir la paix !

Une voix d'homme, celle du prince Coquard, ajoute :

— Laissez-le donc entrer, ma chère Finette ! Il est vieux et fatigué. Si vous le mettez à la cuisine avec son grand panier, il ne peut toujours pas nous déranger.

Finette, consentante, dit à la servante :

— Dis-lui d'entrer, mais garde-le à la cuisine !

Le cocassier entre, passe à la cuisine et pose son panier près du poêle.

A table, le prince, qui a un bon naturel, ne peut s'empêcher de dire :

— Pauvre vieux, il vient sans doute de loin, sans boire ni manger. Pourquoi ne souperait-il pas avec nous ? Ces cheminots ont toujours le verbe facile.

Finette, qui a retrouvé sa belle humeur, n'ose refuser. Alors la servante dit :

— Cocassier, vous êtes prié d'entrer.

— Pas de refus, bonne servante ! répond le vieillard. L'invitation me plaît. Mais je ne m'éloigne jamais de mon panier, il est mon gagne-pain. Puis-je le garder près de moi ?

La servante rapporte à sa maîtresse que le cocassier a quelque chose de précieux dans son panier ; il veut l'apporter avec lui.

— Son panier ! bougonne Finette, il devrait bien s'en séparer.

— Patience ! dit le prince, toujours plein de compassion. Laissez-le faire à son gré ! Il mettra son panier dans le coin et nous n'en serons pas plus mal.

— Apportez-le donc, votre panier, dit la servante au cocassier, qui ne se fait pas prier.

À table, son panier derrière lui, le cocassier se met à manger à belles dents. Il a bon appétit et il rit dans sa barbe.

C'est l'habitude de chanter après souper, pour ceux qui ont le cœur gai. Aussi le prince Coquard dit-il à Finette :

— Vous qui avez une si jolie voix, chantez-nous donc une chansonnette !

— Non, non, beau prince ! A tout seigneur tout honneur. C'est à vous de commencer.

Le prince, qui s'imagine avoir une jolie voix et de l'esprit, improvise un couplet :

C'est un' jeun' dame à l'abandon,
Un beau pâté à trois pigeons, (bis)
Faluron faluré !
Un beau pâté à trois pigeons,
Faluron dondé !

— C'est bien chanté ! applaudit la dame.

Le prince réclame :

— C'est votre tour !

— Demandez au cocassier. Ça lui convient : il est plus vieux que moi, il a plus entendu !

— Non, dit le cocassier. Encore une fois, à tout seigneur tout honneur ! C'est le tour de l'hôtesse.

Donc, elle commence :

Mon maître est dedans Paris ;
Il n'est pas prêt d'en revenir, (bis)

Faluron faluré !
Il n'est pas près d'en revenir,
Faluron dondé !

— Bien chanté, bien chanté ! s'écrie-t-on de tous côtés. Puis, on demande à la servante une chanson.

— Non ! répond la servante. Il convient de prier le cocassier de chanter; il est plus âgé.

— Eh bien, cocassier, dit le prince, voulez-vous turluter une petite chanson, comme il doit vous arriver souvent d'en turluter ?

— Pour ne pas vous désobliger, répond le cocassier, je ne manquerai pas de vous en turluter une :

Dans mon chemin, j'lai rencontré;
Je l'ai caché dans mon panier, (bis)
Faluron faluré !
Je l'ai caché dans mon panier,
Faluron dondé !

— Ça, par exemple, c'est bien turluter ! s'écrie tout le monde — sauf Coquard, qui n'aime pas la chanson. Tout de même il admet :

— Bien turluté ! Mais il pense : Le mari est peut-être dans le panier.

Puis il revient à ses moutons :

— C'est le tour de la servante, dit-il; elle ne peut manquer de chanter.

— Prince, je ne sais guère comment chanter. Mais pour ne pas vous désobliger, je vas m'essayer d'un petit couplet.

J'entends le cocassier parler;
A mis mon maître dans son panier,
A mis mon maître dans son panier,
Faluron faluré !
A mis mon maître dans son panier,
Faluron dondé !

Le cocassier demande au prince :

— Il ne reste plus que mon panier. si le cœur vous en dit, je le ferai chanter.

— Vous voyez bien, dit l'hôtesse, qu'il est fou à lier. Il croit que son panier peut tout faire. Comme si un panier pouvait chanter !

Assez curieux et voulant tout entendre, le prince Coquard dit :

— Pourquoi ne pas laisser chanter le panier ? Sûrement la chose n'est pas commune. Mon vieux, c'est le tour du panier. Fais-le chanter !

Le cocassier tire du coin son panier et, le posant au beau milieu de la salle, il lui donne un coup de pied, s'écriant :

— Chante, panier !

Voilà que le panier entonne :

De Paris je suis revenu.

T'étais malade; tu ne l'es plus.

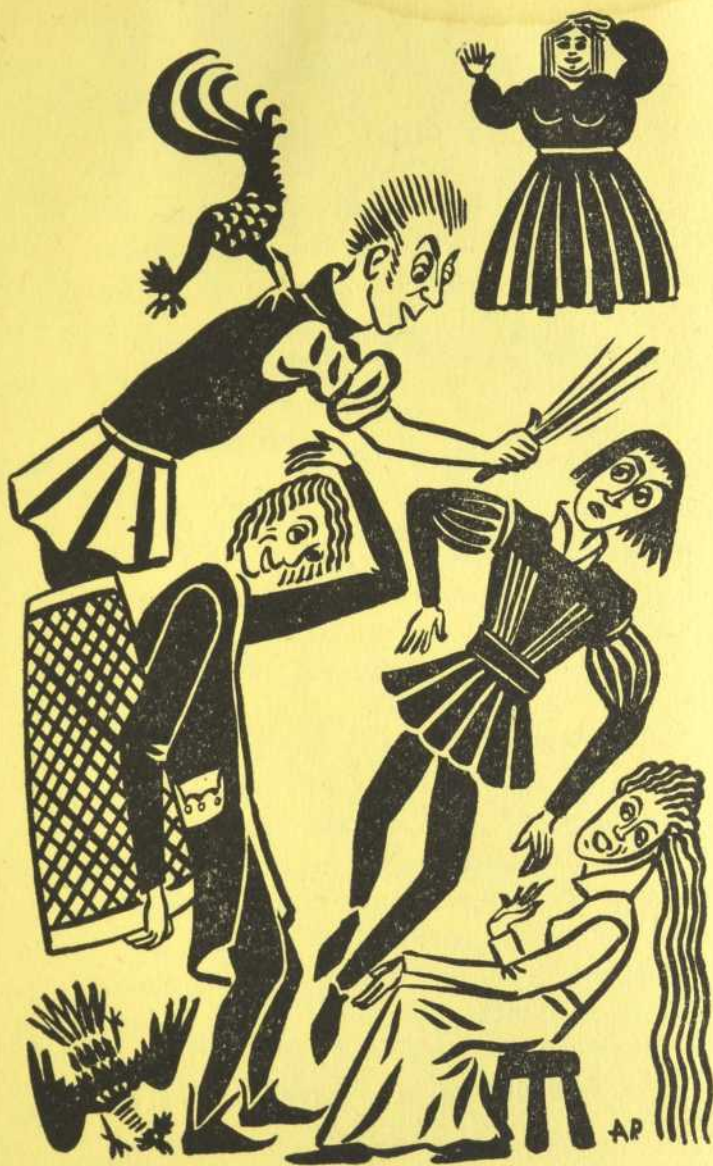
Et toi, prince, sors de ma maison,

Faluron faluré !

Tu sortiras à coups d'bâton,

Faluron dondé !

Jamais on n'a vu prince sortir si vite d'une maison, les jambes à son cou. Il paraît que, depuis, il n'a jamais eu l'idée de retourner se régaler chez Finette. Pour dire la vérité, moi non plus.



POISVERT JOUE DES TOURS

Une fois, il y avait un nommé Poisvert. Il passait pour simple d'esprit. Il était au service d'un seigneur, homme deux fois plus simple que lui.

Un jour, en mal de changement, Poisvert se dit :

— Jouons des tours au maître; ça tuera le temps !

S'en allant dans les pâturages du seigneur, écorniflant d'un côté et de l'autre, il se demande quel tour il pourrait bien lui jouer. Il aperçoit un petit bœuf :

— Si je tuais ce petit bœuf, pense-t-il, je me ferais un bel habit de peau.

Tue le bœuf, l'écorche de la tête à la queue, et laisse attachées à la peau les cornes et la queue. S'enveloppant dans la peau verte, il grimpe dans un arbre, à côté du chemin. Le seigneur avait l'habitude d'y passer, tous les jours après son dîner.

L'arbre est entouré d'herbage. Des cavaliers bien montés s'y arrêtent, descendent de leurs chevaux, s'assoient à l'ombre sur l'herbe, sans apercevoir Poisvert, qui est au

faîte de l'arbre. Les cavaliers tirent de leurs goussets et de leurs bottes des sacs rebondis et en font ruisseler du bel or sur l'herbe. Puis ils le comptent, avant de le partager. Ce sont les Sept Voleurs de Rastaquouère, les plus fameux du canton.

Pendant qu'ils comptent les écus d'or, l'un d'eux dit :

— Que ferais-tu, toi, si le diable apparaissait ici en personne, cornes au front et pieds fourchus ?

— Je prendrais mes jambes à mon cou. Ma parole, il ne faut pas marchander avec ce gaillard-là !

L'autre répond :

— Je lui crèverais le ventre de mon grand coutelas. Et toi, que ferais-tu ?

Pris de peur, Poisvert se met à trembler de la tête aux pieds, et la branche tremble avec lui. La branche casse. Poisvert tombe de branche en branche. Enroulé dans la peau de bête à grande queue et à cornes, il a vraiment l'air du diable.

Les voleurs, l'apercevant, croient avoir affaire à Satan. Épouvantés, ils oublient leur or sur le gazon et détalent en un clin d'œil.

Poisvert sort de sa peau de bête, ramasse l'or à pleines mains, en remplit les sacs vides et s'empresse d'aller les porter à sa vieille mère.

— Tout vient à point à qui sait attendre ! dit-il. Les voleurs de Rastaquouère m'ont pris pour le diable. Ils m'ont abandonné leurs beaux louis d'or !

La vieille, qui n'en avait jamais autant vu, lui dit :

— Mon garçon, c'est bien de la richesse pour des gueux comme nous. Faudrait compter les louis, mais je ne sais comment.

— Sur nos doigts et sur nos orteils, répond Poisvert.

— Nous deux nous n'avons pas assez de doigts et d'orteils. Mais j'ai une idée. Va chez le seigneur emprunter son demi-minot ; il nous servira de mesure. Garde-toi bien de dire pourquoi.

L'or une fois mesuré, Poisvert s'arrange pour laisser plusieurs écus d'or pris dans une fissure, au fond du demi-minot. Le seigneur, à qui il reporte le demi-minot, les aperçoit et lui demande :

— Comment, tu as mesuré de l'or ?

— C'est pourtant vrai ! répond Poisvert.

— Comment ça se fait-il, un gueux comme toi ?

— Je ne suis pas si gueux, apprenez-le; je suis devenu grand voleur, un voleur de Rastaquouère.

— Toi, un voleur ! Tu n'es qu'un simple d'esprit.

— Pas autant que vous pensez, mon seigneur !

— Je ne croirai pas que tu es le voleur de Rastaquouère, avant que tu aies volé un des deux bœufs de mon fidèle serviteur qui laboure mon champ.

Poisvert aperçoit une poule avec sa couvée. Il lui donne la chasse, la poursuit le long de la clôture, jusqu'à ce qu'elle arrive au champ labouré.

Le laboureur, voyant la poule, se dit :

— Tiens, la voilà bien loin du poulailler. Allons la reporter !

Pendant que le laboureur court après la poule, Poisvert coupe la queue d'un des bœufs, puis lui casse une corne. Il barbouille de sang la face de l'autre bœuf, lui met la queue sanglante dans la gueule; il plante la corne dans le sillon, au milieu d'une bouse

fraîche, et conduit le bœuf estropié chez le boucher. Là, il le lui vend pour deux écus.

Le laboureur, de retour à sa charrue, croit qu'un de ses bœuf a dévoré l'autre. Il court chez le seigneur, son maître, et s'écrie :

— C'est bien le bout, un des bœufs a dévoré l'autre !

Le seigneur ne peut en croire ses yeux. Mais il le faut bien : la queue est là, près de la gueule du bœuf survivant, et la corne est plantée dans une bouse fraîche.

— Attends un peu ! dit-il à son serviteur. Je vas chez le boucher.

Poisvert est encore là, qui trinque à plein verre. A la vue de son maître, il dit :

— Croyez-vous encore que je ne puisse pas voler un bœuf, moi, le grand voleur de Rastaquouère ?

— Je ne croirai pas que tu es le voleur de Rastaquouère, avant que tu n'aies volé l'anneau d'or de ma main droite.

Pour plus de sûreté, le seigneur remet son anneau à Sophie, la servante de confiance, dans sa plus haute chambre.

Poisvert fabrique un mannequin à sa propre ressemblance. La nuit, il va le pla-

cer à la porte du seigneur. Il frappe la porte et crie à gorge déployée :

— Au voleur, au voleur !

Le seigneur descend l'escalier quatre par quatre, en robe de nuit, ouvre la porte, épaulé son grand fusil, et pan ! tire à bout portant. Le mannequin roule en bas de l'escalier. Il reconnaît Poisvert, dans la noirceur, et se dit :

— Bon débarras !

A ses serviteurs il ordonne :

— Enterrez-moi ce gueux-là si creux qu'il n'ait pas la chance d'en revenir.

Poisvert, lui, s'est glissé dans le château par la porte entre-bâillée. Il monte l'escalier quatre à quatre, jusqu'à la plus haute chambre. Là, tout essoufflé, il dit à la servante :

— J'ai tué Poisvert, remets-moi l'anneau !

La servante prend Poisvert pour son maître, lui remet l'anneau. L'anneau d'or au doigt, Poisvert dégringole l'escalier et file comme il est venu.

Une fois le mannequin enterré six pieds sous terre, le seigneur remonte à la plus haute chambre et dit à sa servante :

— J'ai tué Poisvert, remets-moi vite l'anneau !

— Mais, mon seigneur, je viens de vous le remettre.

— Tu ne me dis pas ! Tiens, il n'y a que Poisvert pour me jouer un pareil tour. Il pourrait voler la chemise du pape. Faut à tout prix s'en débarrasser.

Poisvert, le lendemain matin, se carrait, l'anneau d'or du seigneur au doigt. Rencontre le seigneur et lui demande :

— Croyez-vous que je suis le grand voleur de Rastaquouère ?

— Canaille, je te flanque à la porte. Ramasse tes guénilles et va-t'en !

— Merci bien, mon seigneur, je ne demande pas mieux. Je suis fatigué de vous servir.

Poisvert part et, avec l'or des sept voleurs, achète une belle propriété, à côté de celle du seigneur, son ancien maître.

Un bon matin, Poisvert a une idée. Prend deux gros morceaux de fer, allume un feu dans la cheminée et rougit le fer au feu. Rentre son chaudron à soupe, le met tout près de la cheminée, se prépare un fouet

et envoie sa mère chercher le seigneur, son ancien maître. La mère dit au seigneur.

— Poisvert veut vous montrer son fouet. Rien d'aussi merveilleux !

Le seigneur ne demande pas mieux que de voir un fouet merveilleux. Il se met sur son trente et un pour rejoindre Poisvert, dans son petit château.

Poisvert, voyant le seigneur sur la route, prend son chaudron, s'assied à terre, met le chaudron entre ses jambes, tire du feu les morceaux de fer rouge et les jette dans la soupe. Là, comme le seigneur entre, il se met à fouetter le chaudron, disant :

— Bous, ma soupe !

Le seigneur est tout abasourdi de voir la soupe bouillir sans feu, pendant que Poisvert fouette le chaudron de plus belle, répétant de plus belle :

— Bous, ma soupe !

— Poisvert, comment fais-tu bouillir ta soupe sans feu ?

Poisvert répond :

— C'est le secret de mon fouet.

— C'est bien commode, un fouet pareil, pour faire l'ordinaire.

— Mon seigneur, vous n'avez jamais rien dit de plus vrai.

Tout en parlant, Poisvert continue à fouetter son chaudron et la soupe n'arrête pas de bouillir.

Enchanté d'apprendre le secret du fouet, le seigneur dit :

— A moi qui ai des servantes pas trop alertes, un fouet comme ça ferait bien mon affaire.

— Un bon article, mon seigneur, ça fait l'affaire de tout le monde.

— Toi qui es presque seul, Poisvert, tu n'en as pas autant besoin que moi.

— Je ne suis plus votre homme, mon seigneur.

— Poisvert, je te l'achèterais rubis sur l'ongle.

— Pour vous rendre service, je suis prêt à vous le vendre. Mon fouet vaut cent écus.

— A ce prix-là, Poisvert on va s'arranger. Voilà les cent écus, donne-moi le fouet!

Poisvert est bien content de prendre l'argent et de remettre le fouet. Une fois le marché conclu, le seigneur se hâte de retourner chez lui, le fouet sous le bras. Il veut l'essayer sans tarder.

Arrivé au château, il dit à ses servantes :
— Voici ma servante de confiance. Je la garde. Quant aux autres, elles ne sont pas assez travaillantes. Je les mets à la porte.

Les servantes sont bien en peine. A sa servante de confiance il dit :

— Va chercher la théière ! Mets-y le thé et remplis-la d'eau froide.

— Qu'est-ce que le seigneur a envie de faire ? se demande la servante,

Le seigneur, entrant avec son fouet, demande :

— La théière est-elle prête ?

— Oui, mon seigneur, elle est prête.

Le seigneur prend la théière, la met sur la table et commence à la fouetter :

— Bous, théière !

Rien ne bout.

Claque à doubles coups. Rien ! Découragé, le front couvert de sueurs, le seigneur dit :

— Je vois bien que je m'y prends mal. Poisvert était assis à terre, le chaudron entre les jambes.

Il s'assied par terre, met la théière entre ses jambes et recommence à fouetter. Après

avoir fouetté quelque temps, il perd patience et fouette de plus belle. Mais il n'est pas plus avancé. La servante lui dit :

— Ça me paraît drôle. Où avez-vous pris ce fouet-là, mon seigneur ?

— Ça ne te regarde pas.

— Vous voilà dans de beaux draps.

— Pour te dire la vérité, je viens de l'acheter de Poisvert.

— Seigneur, mon maître, il vous a encore joué un bon tour, comme au temps où il était votre homme.

— Si tu dis la vérité, bonne servante, il me le paiera cher.

Il jette le fouet au feu et dit :

— Demain, Poisvert aura de mes nouvelles.

Le lendemain, Poisvert demande à sa mère de ne pas sortir de la maison. Il remplit une vessie de sang, la pend dans le corsage de sa robe et commence à se promener de long en large dans sa maison, en regardant d'une fenêtre à l'autre. Comme il s'y attend, le seigneur arrive en fureur.

Son ancien maître n'a pas sitôt mis le pied sur le perron, que Poisvert commence à faire un grand vacarme. Il renverse les



chaises, la table, et casse la vaisselle. Comme le seigneur entre, il saisit sa vieille mère au collet, la secoue comme une quenille et, levant sur elle son canif, il crie, comme un enragé :

— Vieille sorcière, c'en est fini, de tes sorcelleries. Le monde t'a enduré assez longtemps !

Pour le calmer, le seigneur lui dit :

— Poisvert, que vas-tu faire, que fais-tu ?

Mais Poisvert ne veut pas entendre raison. Il hurle :

— C'est mon affaire. Je ne veux pas endurer d'écornifleur comme vous dans ma maison.

Puis il perce de la pointe de son canif la vessie de sang dans le corsage de sa mère. Le sang coule et la vieille femme tombe à la renverse.

Ce spectacle change l'humeur du nouveau venu, qui entreprend de semoncer Poisvert. Il le menace de la justice :

— Tu monteras sur l'échafaud, ton temps est fini.

— Je vous ai dit que je veux pas d'écornifleur ici.

Poisvert prend un sifflet, dans son gousset.

— Mon seigneur, ma mère est morte, mais elle va revenir.

Il se penche au-dessus de la vieille femme et siffle :

— Tourlu tutu ! Reviendras-tu ?

La vieille commence à remuer.

— Tourlu tutu ! Reviendras-tu ?

Poisvert se retourne vers le seigneur en souriant et lui dit :

— La troisième fois, ça rate jamais. Tourlu tutu ! Reviendras-tu ou reviendras-tu pas ?

Il n'a pas sitôt prononcé pour la troisième fois Tourlu tutu ! que la vieille est debout, comme si rien n'était arrivé. Etonné de voir un sifflet si merveilleux, le seigneur dit :

— Poisvert, voilà un sifflet qui n'est pas du commun. Où l'as-tu pris ?

— Mon seigneur, je raconte pas mes affaires à tout venant. Mais à vous je ferai une petite confidence : je l'ai reçu pour services rendus, d'une vieille magicienne.

— Un sifflet comme ça ferait bien mon affaire.

— Un bon article, ça fait l'affaire de tout

le monde. Avec ce sifflet, je puis faire tout ce que je veux.

— Poisvert, voilà ce qu'il me faut pour mes serviteurs et mes servantes, pour ne pas parler des autres.

— Le sifflet vous rendrait bien des services, lui dit son ancien serviteur.

— Veux-tu me le vendre, Poisvert ?

— Pour vous rendre service, mon seigneur.

— Comment veux-tu pour ton sifflet ?

— Deux cents écus.

— Ce n'est pas cher. Je le prends et puis je vas commencer par ma servante de confiance.

— Sachez bien vous en servir, mon seigneur !

— Ne crains pas, mon vieux ! J'ai vu comment tu t'y es pris pour ta vieille mère.

Le seigneur, rendu chez lui, commence à brasser le pupitre, la table, les chaises et la vaisselle.

— Monsieur le seigneur, vous n'êtes pas à votre place, dans ma cuisine.

De mauvaise humeur, le seigneur continue à renverser les meubles, comme il l'avait vu faire à Poisvert.

— Comment, dit-il, pas à ma place ? Ah ! je vas t'en faire, une place à toi, depuis le temps que tu me mènes par le bout du nez !

Prend le couteau à pain, tranche le cou de la servante. Morte est la servante. Le seigneur tire son sifflet. Fier de lui, cette fois, il va s'en servir exactement comme a fait Poisvert. Se penche au-dessus de la servante.

— Tourlu tutu ! Reviendras-tu ?

La servante ne bouge pas.

— Tourlu tutu ! Reviendras-tu ?

Rien !

— C'est curieux, pense le seigneur. La première fois que Poisvert a sifflé, la vieille a remué. La deuxième fois, elle s'est presque levée. C'est la deuxième fois que je siffle et ma servante n'a pas encore frissonné. Pourtant, je m'en suis bien servi comme Poisvert.

— Tourlu tutu ! Reviendras-tu ou ne reviendras-tu pas ?

Mais la servante est bien morte. Le seigneur devient pensif et se dit :

— Depuis longtemps, Poisvert me joue des tours. Cette fois, c'est le dernier ! Je

vas prendre un jugement contre lui. Il faut s'en débarrasser.

Le seigneur fait prononcer un jugement contre Poisvert, qui est condamné à être mis dans un sac et jeté vivant à la mer.

Poisvert est encore plus satisfait du jugement que son ancien maître.

Le même soir, deux serviteurs du seigneur viennent le chercher. Ils le mettent dans un sac à sel et partent avec leur sac pour la mer.

— Non, je veux pas y aller, non, je veux pas y aller ! crie Poisvert, tout le long du chemin.

— Veux, veux pas, on s'en fiche, mon vieux !

Passant devant une auberge, les serviteurs arrêtent prendre un coup. Ils laissent leur sac dehors, sur le perron.

— Je veux pas y aller, je veux pas y aller ! répète tout le temps Poisvert, pour se désennuyer.

Un bouvier passe par là avec un troupeau de bœufs qu'il mène au marché.

S'arrête, écoute et approche du sac. Touchant au sac, il demande :

— Où ne veux-tu pas aller ?

— On veut me montrer le ciel sur terre et je veux pas le voir.

— Qu'est-ce que le ciel sur terre ?

— On m'emmène voir la princesse. Jamais ils m'y feront consentir.

— Veux-tu me donner ta place ? Toi, tu vendras mon troupeau au marché.

Change pour change, Poisvert accepte avec plaisir.

— Détache le sac et prends ma place !

Qui fut dit fut fait. Le bouvier détache le sac, Poisvert en sort et l'autre s'y fourre.

Poisvert est à peine parti avec le troupeau que les serviteurs sortent ivres de l'auberge et prennent le sac. Pendant qu'ils marchent, le pauvre crie tout le long du chemin :

— Non, je veux pas y aller, non, je veux pas y aller.

— Veux, veux pas, tu y iras quand même.

Rendus au bord de la mer, le bouvier continue à crier :

— Non, je veux pas y aller !

— C'est au large que tu vas aller !

Les serviteurs comptent un, deux, trois, et vlan ! ils lancent le sac à la mer.

Le lendemain matin, le seigneur demande à ses serviteurs :

Avez-vous fait une bonne besogne ?

— Soyez tranquille, mon bon maître !
Poisvert vous a joué assez de tours. C'est
son dernier, il n'en reviendra pas.

— Enfin, j'en suis bien débarrassé.

Comme le seigneur se promène dans le
parterre après dîner, il voit venir un trou-
peau de bêtes à cornes. Plus le troupeau
approche, plus le bouvier qui les conduit
ressemble à Poisvert. Le seigneur appelle
ses serviteurs :

— Voilà un beau troupeau de bêtes à
cornes. Mais regardez donc en arrière !
Celui qui les mène m'a l'air de Poisvert.

— Ce ne peut pas être Poisvert. Hier au
soir, nous l'avons jeté à l'eau.

— Regardez bien, serviteurs ! Ils m'a
l'air de Poisvert.

C'est bien Poisvert qui mène le troupeau,
bâton en main, et qui, de temps à autre
crie :

— Ourche, mourche !

Sur le bout des pieds pour mieux voir, le
seigneur demande :

— Est-ce bien toi, Poisvert ?

— Bonsoir, seigneur, mon ancien maître !
Bonsoir !

Comme il passe tout droit devant le château, le seigneur l'arrête :

— Comment se fait-il que tu sois encore ici ?

— Ça se fait comme ci, comme ça.

— D'où reviens-tu, avec toutes ces belles bêtes à cornes ?

— Ah ! m'en parlez pas ! J'en ai encore bien de la tristesse. Si vos serviteurs ne s'étaient pas enivrés, s'ils m'avaient lancé seulement dix pieds plus loin, je vous aurais ramené les plus beaux chevaux noirs qu'on a jamais vus sur terre.

— Ah, les serviteurs !

— Ils m'ont seulement jeté au milieu d'un troupeau de bêtes à cornes, que je vous ai ramené.

Le seigneur tombe encore dans le panneau :

— Si j'y allais moi-même, Poisvert ? Tu n'arrêteras pas prendre un coup, à l'auberge ? Je me fierais à toi.

— Prenez-en ma parole, mon seigneur.

— Toi qui connais la distance . . . ?

— Je vous garantis que je manquerais pas mon coup ! Si un de vos serviteurs est

à mes ordres, ce soir, je vous jetterai en plein milieu des beaux chevaux noirs.

— Tope là, accepté !

Poisvert continue sa route et va chez lui mener les bêtes.

Le soir, il aide le seigneur à se fourrer dans un sac. Avec un serviteur, il va le porter au bord de la mer. Tout le long du chemin, le seigneur, qui a peut-être changé d'idée, crie, se lamente :

— Non, je ne veux pas y aller, non, je ne veux pas y aller.

— Veux, veux pas, tu y iras quand même.

— Lançons le seigneur au large ! dit Poisvert à l'autre serviteur.

Vlan ! ils jettent leur homme au beau milieu des chevaux noirs, où il est resté depuis.

Grâce à tous ses tours, Poisvert est devenu un gros commerçant, respecté, marguillier et maire de sa paroisse. Je ne réussirai jamais à en faire autant.

MONSIEUR MICHEL MORIN

Macaronée traditionnelle du bas Saint-Laurent, à la manière d'une oraison funèbre.

Micheli, Morini, Funestus, Trespassus, Mortu-us, Béâtus.

Il est mort et bienheureux, Jean-François-Gaspard, autrement dit, Michel Morin, l'unique et seul Morin digne de ce nom, en son vivant de la paroisse des Saints-en-Peine, dans la concession du Temps-Perdu; le seul Morin qui ait tout vu et tout entendu, tout su et tout connu; le génie dépareillé, l'*omnis homo*, l'homme à tout faire; échevin de la paroisse, marguiller de la fabrique, bras droit du curé, conseiller des bonnes sœurs.

Micheli, Morini, Funestus, Trespassus !

A tout seigneur, tout honneur ! A tout mort, point de tort ! Pendant qu'il en est temps encore, parlons de son bras fort, de son cœur d'or, de tout ce qui l'honore, du mal qu'il n'a pas fait, du bien qu'il aurait pu faire . . . Et puis, quoi encore ?

Un jour, Michel Morin,
 Levé de grand matin,
 S'en allait au moulin
 Porter du sarrasin,
 Quand lui dit son voisin,
 Sur un ton badin :
 — Il est trop grand matin,
 Monsieur Michel Morin,
 Pour aller au moulin
 Y faire moudre son grain.
 — S'il est trop grand matin
 Pour aller au moulin,
 Répond d'un air malin
 Monsieur Michel Morin,
 Il est bien trop matin,
 Monsieur Pierrot Flandrin,
 Pour faire le galopin,
 A courir le chemin.

Un jour, assis à sa fenêtre, monsieur Michel Morin voit les petits-fils de son voisin et du grand Jacquelin. Ils se battent pour des prunes qui ne sont pas mûres; les deux gueux s'arrachent les cheveux. Michel Morin saute en bas, enjambe la clôture, vlan ! le voilà passé; leur met la main sur le collet, donne une tape à l'un, et à l'autre un soufflet; peti, petan pan ! les sépare bien

promptement. Voyez comme monsieur Michel Morin avait bon cœur pour son prochain !

Un jour, monsieur Michel Morin dit à son voisin : « Je m'en vas à la chasse, dans le grand bois. » Il aperçoit un lièvre. Il prend son bouchon, jupon ! le touche, l'attrape, le tue, le fricasse et le mange. De la peau il se fait des bottes, une tuque et un capot. Vous voyez qu'il est l'omnis homo, l'homme à tout faire, puisqu'il le tuait, le fricassait, le mangeait et s'en habillait.

Un jour, Michel Morin se promène le long du clos de Jean Michaud ; tout à coup il aperçoit Toiniche Corneau, Fifi Létourneau, Ti-Jean Thibodeau, Pierrette Bilo-deau et Baptiste Bordeleau, ses bons amis, et moi ce qui fait six. Il nous invite à dîner. Je ne me souviens pas si c'était un vendredi ou un samedi, la veille d'une fête ou d'un dimanche. Toujours est-il que c'est un jour maigre. Michel Morin n'a rien du tout pour recevoir son monde. Il court à la rivière, s'y dépouille de ses vêtements, se jette à la nage. Plonge, plonge et replonge ! Nous le croyons noyé, mais pas du tout. Il revient avec deux brochets longs, longs comme

d'ici à demain; éventre l'un et l'autre, passe son coutelas sur le pavé, brichte brèchte ! vrichte, vrèchte ! en y repassant les bosses et les brèches. De ses brochets il fait une matelote si bonne qu'on s'en délèche les quatre doigts et le pouce. Après que nous avons bien mangé, il faut chacun raconter son histoire. A son tour, Michel Morin s'y prend en ces termes :

Un jour, Michel Morin
Était dans son jardin
A planter des rabioles,
En disant des fariboles,
Quand tout à coup r'soudit
La blanchisseuse, qui lui dit :

— C'est pas ça, compère !

— Ce qu'il y a donc, commère ?

— Il y a bien loin à porter le linge à la grenouillère. Si vous me prêtiez votre bel âne, d'une si bonne race, dont la mâchoire a servi à tuer Caïn, je porterais le linge dans la charrette, et ça serait bien plus tôt faite.

Je lui dis :

— Prenez-le, commère !

— Merci bien, compère !

Elle le prend donc, le bel âne, l'attelle à la charrette.

— C'est pas ça, compère !

— Ce qu'il y a donc, commère ?

— Votre bel âne, en voulant passer le fossé de Quénebec, s'est embourbé depuis la queue jusqu'au bec.

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc, commère ?

— Votre bel âne, il est mort.

— Ah ! pleurez, pleurez, mes yeux ! Versez autant de larmes qu'il y a d'eau dans la fontaine samaritaine, autant de larmes qu'en a pleuré toute sa vie sainte Madeleine !

— C'est pas ça, compère !

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc, commère ?

— Qui prendrons-nous pour le porter en terre ?

— Nous prendrons Jacquelin, Jacqueline et Coulevrine, pour le tirer de là, pour le porter à l'île Macline.

On lui a levé la peau, on lui a ôté les sabots. On en a pour tout héritage . . . la carcasse ! Les chiens en ont fait leur partage.

Un jour, Michel Morin, à l'église paroissiale, occupe le banc d'œuvre. Il s'aperçoit que les moineaux ont fait leur nid dans la voûte de l'église. Il se lève bien doucement, il prend une perche à abattre les fils d'araignées, et patati patata, vadadi, vadada : « Tu sortiras ou tu t'en iras ! » Jette le nid de moineaux à bas. Il se tourne vers le peuple : « Et vous tous, bande de bêtes, excepté le prêtre . . . Sans moi vous n'entendiez ni messe, ni sermon. Voyez toutes ces gueules enfarinées, sans compter le curé qui prêchait . . . »

Ah ! le pauvre Michel Morin, il n'a pas vécu longtemps après la mort de son bel âne. Par une triste aventure, pour une chopine d'eau-de-vie, il devait bientôt perdre la vie.

Gageons, dit-il à son ami,
Gageons une pinte d'eau-de-vie,
Que je peux dénicher les pies,
Dans le sapin de Jean Pépin.

Il y va, mais, par malheur, il monte sans échelle. Arrivé au haut du sapin, il crie : « Victoire, mon voisin, nous allons la boire ! » Michel Morin se presse un petit brin.



Il descend de branche en branche. Une branche casse. Michel Morin dégringole. En tombant, il se casse les reins. Le voilà pas trop bien.

— Et vite et vite ! qu'on me porte à ma propriété, au milieu de ma femme et de mes enfants. Avant de me porter au monument, qu'on m'amène le notaire, que je fasse mon testament.

Testament.

— Monsieur le notaire, employez pour moi du bon et du propre; prenez du plus fin parchemin.

Ecrivez à ma mode;

Vous serez payé en méthode.

Ecrivez pour moi sans crédit,

Ecrivez pour moi, aujourd'hui.

Je lègue à ma femme deux pièces de
[terre

Et une maison de pierre.

— Mais, mon mari, excusez donc ! On n'a jamais eu ni terre, ni maison.

— Chut, chut ! ma femme. Je vais vous expliquer tout ça. Est-ce que nous n'avons pas, sur notre muraille, un pot qui sert de nid aux moineaux ? Sous notre lit de cham-

bre, est-ce que nous n'avons pas un pot en terre ?

Ça fait deux pièces de terre.

— Merci, mon mari !

— Ecrivez, notaire !

Je donne à mon fils François

Ma hache, qui est la reine des bois,

Cette hache que je tenais entre les doigts
et le pouce,

Et dont je coupais un orme en trois coups.

— Merci, mon père !

— Ecrivez, notaire !

Je donne à mon fils Arsène,

Avec sa grande mine blême,

Mon cœur, ma voix, mon estomac;

Au surplus de tout ça,

Mon sac et mon tabac.

— Merci, mon père !

— Ecrivez, notaire !

Je donne à ma fille unique

Ma plus grande colique :

Je consens bien, dans notre village,

A son mariage.

Par son contrat,

Elle restera fille tant qu'elle voudra.

— Merci, mon père !

— Ecrivez notaire !

— Et moi, mon oncle et mon parrain,

Est-ce que vous ne me donnerez rien ?

— Avance ici, mon neveu ! J'ai encore du bon pour toi. Je te donne autant d'eau que tu pourras en boire à la rivière, et aussi trois sacs de grain.

— Mais, excusez donc, mon parrain ! Où donc le prendre, ce grain ?

— Au temps de la moisson, l'année prochaine, lorsque le grain aura poussé, tu iras dans le champ de l'un, dans le champ de l'autre, dans le champ du commun. Tu prendras une poignée ici, une poignée là. Tu ramasseras bien tes trois sacs de grain.

— Merci, mon oncle et mon parrain !

— Ecrivez, notaire !

Je donne à mon petit-fils Pierrot

Ma serpe à faire des fagots.

Je t'en prie, mon fils Pierrot,

Ne fais pas de fagots de rondins,

Pour te dégourdir les reins.

Ne t'amuse pas à faire des fagots,

[fagotages,

Garnis de feuilles et de feuillages,

Mais de ces bons fagots de cabaret

Qui durent une heure à peu près,

Fagots, fagotins, fagotiers,
Fagots liés de tous côtés;
Fais des fagots en conscience,
Fagots qui portent la mesure de toute
[la science;
Et tu passeras pour le meilleur fagoteur
[de France.

— Merci, grand-père !

— Ecrivez, notaire !

Ici, le notaire dit: Saprستي !

Michel Morin,

Si on écrivait tous vos desseins,

On n'en verrait jamais la fin !

Michel Morin se propose d'en dire bien davantage. Sur son lit de mort, il fait des rêveries et des rêveras; il gigote des pieds et des bras. Il rue, il fait tous les temps, il tempête.

— Ah ah ! je vaincrai bien la Mort.

Qu'on m'apporte ma perche avec quoi j'abattais les fils d'araignée . . .

Mais Michel Morin a beau faire et beau dire; la Mort qui l'entourne de tous côtés, lui coupe le fil de la vie, avec tous ses rêveries et rêveras. Michel Morin avait le nez rond et la bouche carrée, et le diable a bien fait de l'emporter.

LE BONHOMME OUI-OUI

Une fois, il est bon de vous dire, il y avait trois jeunes gens qui voulaient vivre sans travailler. Ils se mettent en société et ils partent ensemble, sur la grande route.

Arrivés à un *gros* village, ils regardent les maisons *grosses* et petites, et ils en remarquent une où c'est écrit, en *grosses* lettres, sur une plaque, « Monsieur le Juge. »

Ils se disent, en clignant de l'œil :

— Monsieur le Juge ! C'est un grand personnage. Il siège en cour, il doit porter la robe noire, la boucle blanche et le bonnet carré. Voilà qui ferait bien notre affaire. Nous reviendrons cette nuit prendre sa robe, sa boucle et son bonnet carré.

Quand la nuit tombe, voilà les trois lurons qui approchent en tapinois, grimpent comme des ombres par l'échelle à une fenêtre entrebaillée. Sans bruit ils s'emparent des habits sur le pied du lit, pendant que le Juge dort, la conscience tranquille. Puis ils décampent sans laisser de carte de visite.

Au soleil levé, sur le chemin ils rencon-

trent un bonhomme qui quête, le sac au dos, le bâton à la main.

— Ah bonjour, mon cher monsieur ! Que faites-vous comme ça, le bâton à la main ? Votre sac m'a l'air rempli.

— Le vôtre aussi, mes chers jeunes amis. Serions-nous par hasard du même métier ?

— Notre métier, c'est de vivre sans travailler, aux dépens des autres.

— Le mien aussi. Aussi loin que je me souviens, le chemin du Roi m'a toujours appartenu.

— Mettons-nous donc en société ! Comme ça nous en courrons plus grand. Votre rôle, à vous le père, ce sera de toujours dire Oui ! Vous vous appellerez le Bonhomme Oui-oui.

— Oui oui, tiens !

— Il vous faudra toujours répondre Oui oui !

— Oui oui ! C'est entendu, sur ma conscience, je n'y manquerai pas.

Les voilà partis ensemble, les trois gais lurons et le Bonhomme Oui-oui. Aux abords d'une ville, ils s'arrêtent et disent au quêteux leur associé :

— Ici, il faut vous habiller.

— Comment, m'habiller ? Seigneur, je n'ai pas d'autre habit que celui que je porte depuis il y a belle lurette.

Les compagnons tirent de leur sac les habits de Monsieur le Juge, en revêtent leur vieil associé. La grande robe noire recouvre ses haillons, le bonnet carré va bien à ses cheveux retombant et à sa longue barbe. Il a vraiment l'air d'un juge sur le banc.

Ils lui disent :

— Monsieur le Juge, tenez-vous droit !

— Oui oui ! répond-il, se dressant comme un piquet.

Arrivés à l'auberge, ils entrent à pas quarrés tous les quatre, monsieur le Juge en dernier.

— Peut-on loger ici ? demande le chef de file. Monsieur le Juge voudrait une belle chambre, bien fournie, bien dressée.

— Ce que nous avons de mieux, pour vous servir ! répond le maître d'hôtel, tout en politesse.

On conduit monsieur le Juge au palier d'en haut, à la meilleure chambre de l'auberge. Il faut voir comme on se fend en quatre pour obliger ces Messieurs de la Jus-

tice qui, vaut mieux le dire, n'étaient guère connus dans ces parages.

— Assoyez-vous dans ce sofa ! dirent-ils au Juge.

— Oui oui ! répond-il, se souvenant du mot d'ordre. Et il se laisse tomber de tout son poids sur le sofa, dont les ressorts en bourdonnent.

Une fois monsieur le Juge bien installé, les jeunes associés descendent en ville, chez les gros marchands. Au nom du magistrat, ils choisissent des marchandises — draperies, soiries, dentelles et broderies, bijoux et peaux d'hermine. Et ils disent :

— Envoyez tout, avec la facture, à Monsieur le Juge. Il vous paiera rubis sur l'ongle.

Les marchandises ne tardent pas à arriver à l'adresse du magistrat, à l'auberge. Les commis les remettent à pleins bras, avec la facture.

— Vous allez nous les payer ? demandent les commis.

— Oui oui ! répond Monsieur le Juge.

Mais à défaut d'argent comptant, les commis disent qu'ils reviendront demain.

— Oui oui !

— Demain matin.

— Oui oui !

Chargés de ce butin, les trois fins lurons filent pendant la nuit, et le quêteux leur associé, bien nourri, dort à son saoul, dans un bon lit.

Le matin, qui frappe à la porte ? Un des gros marchands, qui entre et dit :

— Monsieur le Juge, vous allez me payer les marchandises que j'ai vendues hier à vos serviteurs.

— Oui oui ! que répond l'homme barbu qui se réveille.

— Voici le compte.

— Je ne sais pas lire, que répond le même, sans payer.

— Un juge qui ne sait pas lire !

— Oui oui ! je n'ai jamais lu un traître mot de ma vie.

— Comment se fait-il que vous ayez les habits de Monsieur le Juge ?

— Allez le demander à mes associés.

— Vos serviteurs ?

— Oui oui ! appelez-les comme vous voudrez. Ils m'ont pris en société pour toujours répondre Oui oui ! Pour moi, je suis un simple quêteux, du Rang de Saint-en-Peine.

Je ne puis pas vous payer ni vous rembourser. Pauvre comme du sel, c'est mon nom.

— Eux autres, ils sont partis, je suppose ?

— Oui oui !

— Avec mes marchandises ?

— Oui oui !

Ahuri, le marchand se met à crier à tue-tête :

— On va se mettre à leurs trousses.

— Oui oui ! reprend le bonhomme du Rang Saint-en-Peine. Attrapez-les si vous en avez la chance. Ils l'auront bien mérité, les chenapans ! Remettez-leur en même temps les habits de Monsieur le Juge. Il en aura besoin pour la sentence. Oui oui, il ne me reste plus qu'à reprendre mon métier, avec mon sac et mon bâton, le long du chemin du Roi.

LE BÂTON D'OR

C'est un Gascon, blagueur comme pas un. Mais il fait un mince visage : il n'a pas mangé depuis trois jours. Il entre dans une auberge, avance vers le comptoir et dit à l'aubergiste :

— Catédise ! un bâton d'or long comme mon bras et gros comme ma jambe, comment ça peut bien valoir ?

— Eh ! répond l'aubergiste en posant l'index sur sa bouche, ne me demandez pas ça devant tout le monde.

Il verse un verre au nouveau-venu, le tire en dedans du comptoir, l'emmène en haut, dans une chambre, puis il dit aux servantes :

— Prenez bien soin de cet étranger, que rien ne lui manque !

On ne trouve pas tous les jours un bâton d'or long comme ci et gros comme ça. Ça vaut bien de l'argent !

Sept jours s'écourent, puis quinze. L'aubergiste se dit :

— Après tout ça, il doit être bien content. Je vas le faire descendre et acheter à bon compte son bâton d'or.

De but en blanc, il demande au Gascon :

— Mon garçon, tu vas me vendre ton bâton. Aussi bien à moi qu'à un autre.

— Catédise ! monsieur ! répond le Gascon, je ne l'ai pas. C'était au cas où je le trouvasse !

L'aubergiste saisit le Gascon par les deux épaules, le sort dehors, et le lance à vingt-cinq pieds en l'air. Il ne l'a jamais revu, je vous en donne ma parole.

Le Gascon est retombé droit sur ses pieds et, comme si rien ne lui est arrivé, il se met en route. Il n'a pas marché bien longtemps avant d'apercevoir une poignée d'ouvriers près d'une rivière; ils construisent un pont.

Il s'arrête, monte sur le pont en construction, tire un plomb de sa poche, le suspend à une ficelle, le laisse filer jusqu'à l'eau, le retire. Va et vient, d'un côté comme de l'autre, avec des airs d'homme affairé, toujours le plomb et la ficelle en mains.

Le maître charpentier, qui l'a observé, dit à ses ouvriers:

— Voilà un étranger qui s'y entend dans la construction des ponts.

Elevant la voix, il crie:

— Monsieur, venez donc déjeuner avec nous. Après le repas, vous nous direz votre opinion sur ce pont.

— Catédise ! répond le Gascon, il n'y a pas de refus !

Après un gros déjeuner, le maître et

l'étranger s'en vont à pas comptés vers le pont, parmi les ouvriers.

— Monsieur, que pensez-vous de notre ouvrage ?

— Catédise ! répond le Gascon, se posant un doigt sur le front, vous avez bien fait de ne pas le bâtir sur le long de la rivière, mais sur le travers.

Ahuris de lui avoir donné un bon dîner pour qu'il en rît ainsi, les bâtisseurs de pont le prennent par le califourchon et le lancent à cinquante pieds en l'air. Il est retombé en plein milieu de la rivière.

Ils ne l'ont jamais revu. Ni moi non plus !



L'ŒUF DE JUMENT

Une fois, c'était un homme et une femme, qui étaient bien pauvres. Ils n'avaient qu'un enfant, un petit garçon, qui était paresseux. Il ne voulait rien faire. Quand il fut en âge, son père lui dit :

— Puisque tu ne veux pas nous aider, fais ton paquet, va-t'en !

Plutôt que travailler, le jeune homme aime mieux s'en aller à la bonne aventure. Il

demande la charité, quand la faim le tourmente. Un bon matin, il se dit :

— On sait bien que je suis paresseux, mais j'en veux à mes parents de m'avoir donné le grand chemin pour partage. Je me demande comment ils s'arrangent tout seuls à la maison.

Le long de la route, il voit un beau champ de citrouilles qui sont mûres. Il prend la plus grosse, l'apporte sous son bras et s'en va passer devant la petite maison de bois de ses parents. Malgré qu'elle ait la vue courte, sa mère l'aperçoit, mais sans le reconnaître. Elle crie :

— Mon petit jeune homme, dis-moi donc ce que tu portes-là ?

Il répond :

— C'est un œuf de jument.

— Comment, un œuf de jument ?

— Oui, dans mon pays, les juments pondent et elles couvent. Et des petits poulains éclosent.

— Pendant combien de temps les juments couvent-elles ?

— Six semaines.

— Comment demandes-tu pour un œuf de jument comme celui-là ?

— Dix piastres.

— Dix piastres ? C'est pas cher pour un petit poulain. Un poulain, ça fait un cheval.

Pauvre comme elle est, elle lui donne dix piastres pour l'œuf de jument. Mon gars repart, sans se faire reconnaître.

— Ils m'ont jeté à la porte. Tant pis pour eux !

La bonne femme prend l'œuf et, le soir, dit à son vieux qui arrive :

— Tiens, mon bonhomme, j'ai acheté un œuf de jument. Nous allons le couvrir pour avoir un beau petit poulain. Le poulain grandira; ça fera un cheval.

Prêt à tout croire, le bonhomme couve l'œuf trois semaines. Au bout des trois semaines, il dit à sa femme :

— C'est ton tour d'en faire autant.

Elle tourne autour de l'œuf et elle le couve, elle aussi, trois semaines.

Trois semaines sont vite passées, quatre semaines s'écoulent. Pas de poulain. Le bonhomme veut bien couvrir trois jours de plus. Les trois jours écoulés :

— Ah ! dit-il, à bout de patience, que la peste emporte le poulain ! Pour moi, j'ai fini de faire la poule.

Il saisit l'œuf de jument et le lance de toutes ses forces en bas de la côte. L'œuf, en roulant, va se frapper contre une vieille souche creuse et éclate en bouillie. Effarouché par le fracas, un lièvre, qui y avait son gîte, se sauve, les jambes à son cou. À sa vue, le bonhomme reste la bouche bée. Il dit :

— Ma pauvre bonne-femme, j'ai bien du regret d'avoir cassé l'œuf comme ça. Le petit poulain qui en est sorti, là, au bas de la côte, vient de s'échapper. Il avait les jarrets croches et la queue ne lui avait pas encore poussé.

— Quel dommage ! que fait la bonne femme,

— Il aurait fait un bon trotteur. Les quatre-brises l'emportaient.

Nous avons perdu nos dix belles piastres, sans compter les six semaines de couvade.

— Dis rien ! La prochaine fois, on en verra le bout.

•

LE P'TIT P'TIT MARI

Un' p'tit' p'tit' fois,
il était un p'tit p'tit mari
qui vivait avec sa p'tit' p'tit' femme,

dans un' p'tit' p'tit' maison,
dans un' p'tit' p'tit' ville.
Un p'tit p'tit jour,
La p'tit' p'tit' femme
prend son p'tit p'tit balai
pour balayer sa p'tit' p'tit' place.
En balayant sa p'tit' p'tit' place
avec un p'tit p'tit balai,
elle trouve un p'tit p'tit six sous.
la p'tit' p'tit' femme
prend le p'tit p'tit six sous,
le donne à son p'tit p'tit mari
pour qu'il aille au p'tit p'tit magasin
acheter un p'tit p'tit poulet.

pour son . . . dîner (*p'tit p'tit est remplacé
par les points.*) Le mari, prend le . . . six
sous, s'en va au . . . magasin, et achète
un . . . poulet, pour le . . . dîner; l'apporte à
sa . . . femme.

La . . . femme prend le . . . poulet, le met
dans le . . . chaudron, sur son . . . poêle,
pour le faire cuire.

À midi, la . . . femme met sa . . . table et
apporte le . . . poulet. Son . . . mari appro-
che sa . . . chaise de la . . . table et se met à
manger son . . . poulet.

Le . . . mari, en mangeant le . . . poulet, avale un . . . os, s'étouffe et meurt.

La . . . femme envoie chercher un . . . médecin, qui constate la mort du . . . mari.

Alors la . . . femme fait apporter un . . . cercueil et, le . . . lendemain, fait enterrer son . . . mari dans un . . . trou, au . . . cimetière du . . . village.

La . . . femme s'en revient seule dans sa . . . maison, où elle pleure gros, gros, et longtemps, longtemps, son . . . mari.

J'ai voulu la consoler, mais j'ai marché sur la . . . queue d'une . . . souris qui a lancé un . . . cri.

Mon . . . conte est fini.



JEAN BARIBEAU

Jean Baribeau naquit de parents pauvres, mais voleurs. Ceux-ci, qui l'aimaient de l'amour le plus tendre, le chassèrent de la maison, à l'âge de sept ans. C'est alors qu'il se dirigea vers la capitale, pour y compléter ses études.

Mais les luttes politiques et les chagrins d'amour le conduisirent bientôt aux portes du tombeau. On appela les médecins les

plus renommés et, grâce à leurs services, il expira. Sa fiancée lui fit ériger un superbe monument, sur lequel ces mots furent gravés :

« Ci-gît Jean Baribeau, né de parents pauvres, mais voleurs. Ceux-ci, qui l'aimaient de l'amour le plus tendre . . . » (*Recommencé et répété autant qu'il se peut. Après des récriminations de la part des jeunes auditeurs que cette répétition agace, le conteur feint de sortir du cercle fermé de sa rengaine, en changeant comme suit sa narration :*)

Sa fiancée lui fit faire des funérailles magnifiques. Tout le monde pleurait. Le chef des pompiers pleurait dans son casque. De ce casque déjà plein, une larme s'échappa, glissa, tomba, germa, poussa. Il en poussa un saule pleureur. Le fils du roi, passant par là, trébucha sur ses racines, tomba, se tua. Son père, qui l'aimait à la folie, lui fit faire des funérailles magnifiques. Tout le monde pleurait. Le chef des pompiers pleurait dans son casque . . . (*Recommencé.*)

(*Après s'être ainsi payé la tête de ses jeunes auditeurs, le raconteur peut ordinairement jouir d'un repos bien mérité.*)

SOURCES

1. *La fontaine de Paris*, un fabliau, a été recueilli plus d'une fois, au Canada. Tel qu'obtenu de Mme Prudent Sioui, métisse huronne de Lorette près Québec, en août 1914 (elle le tenait de sa mère, Marie Michaud-Picard), ce récit facétieux a été publié dans *The Journal of American Folklore*, janvier-mars 1916, pages 122-124.

2. *Poisvert joue des tours* a paru sous le nom du «Conte de Pois-Verts», dans la même livraison du *Journal of American Folklore*, pages 99-102. Il avait été obtenu du métis huron Prudent Sioui, aussi de Lorette, qui l'avait appris de son père Clément Sioui. Une variante de ce conte français d'Amérique était aussi connue sous le nom de «Tawidi'a», parmi les Wyandots maintenant de l'Oklahoma, aux États-Unis (*Wyandot and Huron Mythology. By Marius Barbeau. Memoir 80, the National Museum of Canada*, pages 225-239).

3. *Monsieur Michel Morin* a été recueilli à plusieurs reprises, en plusieurs variantes, parmi les conteurs du bas Saint-Laurent.

Cette macaronée, ainsi nommée parce qu'elle est farcie de Latin, a aussi fait les délices de plus d'un rhétoricien d'autrefois, qui en a tiré des vers pompeux et amusants. (Voir *The Journal of American Folk-lore*, même livraison, pages 125-132; et janvier-mars 1917, pages 141-145.)

4. *Le Bonhomme Oui-oui* est tiré du « No 71, L'Évêque », fabliau raconté par Achille Fournier, à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Kamouraska, en 1915, et publié dans *The Journal of American Folk-lore*, janvier-mars 1917, pages 134, 135.

5. *Le bâton d'or*, fabliau raconté par Joseph Mailloux, en 1916, à Saint-Pascal des Éboulements. Agé de 85 ans, le raconteur l'avait appris de son père. Publié tel que recueilli, dans *The Journal of American Folk-lore*, même livraison, pages 163, 164.

6. *L'œuf de jument*, fabliau raconté par Mme Gédéon Bouchard, des Éboulements-en-bas, en 1916. Mme Bouchard l'avait appris à Saint-Fabien de Rimouski, lieu de naissance. Il s'y trouvait trois familles d'origine allemande, auxquelles elle était alliée. Leurs ancêtres, au Canada, avaient été des

soldats des régiments de Hesse et de Darmstadt, vers 1820.

7. *Le p'tit p'tit mari*, communiqué par Adélarde Lambert, Berthier-en-haut, vers 1918, a d'abord été publié dans *Les Enfants disent*, Éditions Paysana, Montréal, 1943.

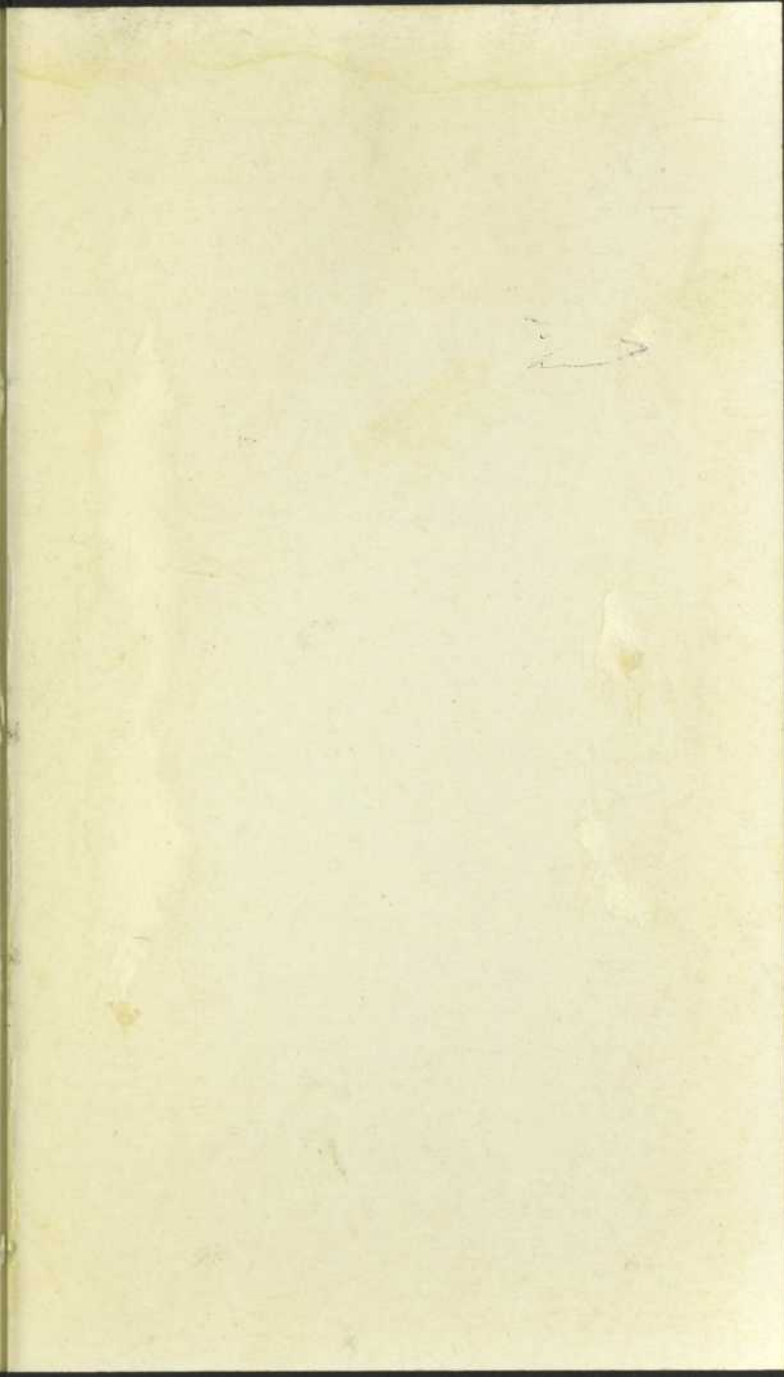
8. *Jean Baribeau*. Rengaine communiquée, en 1915, par Louvigny de Montigny, qui l'avait entendue aux environs de Montréal; publiée dans *The Journal of American Folk-lore*, janvier-mars 1917, page 146.

BIBLIOTHÈQUE
SANT-SULPICE

TABLE DES MATIÈRES

La fontaine de Paris	3
Poisvert joue des tours	14
Monsieur Michel Morin	35
Le Bonhomme Oui-oui	46
Le bâton d'or	51
L'œuf de jument	54
Le p'tit p'tit mari	57
Jean Baribeau	59
Sources	61

Achévé d'imprimer à Montréal (Canada)
le dix août mil neuf cent cinquante
sur les presses de Thérien Frères Limitée.



Les Contes du Grand-Père Sept-Heures

1ère Série : LE PHÉNIX DORÉ

2ème Série : LE FIN VOLEUR DE VALENCIENNES
suivi de :
LA BELLE JARRETIÈRE VERTE

3ème Série : LA PRINCESSE DU TOMBOSO
suivi de :
TARABON
LE DRAGON DE FEU

4ème Série : L'EAU QUI RAJEUNIT
suivi de :
LES CHEVEUX D'OR

5ème Série : LA FONTAINE DE PARIS
suivi de :
POISVERT JOUE DES TOURS
MONSIEUR MICHEL MORIN
LE BONHOMME OUI-OUI
LE BÂTON D'OR
L'OEUF DE JUMENT
LE P'TIT P'TIT MARI
JEAN BARIBEAU

6ème Série : LA BAGUE DE VERTU
suivi de :
SALADE ET POMMES D'OR
THOMAS-BON-CHASSEUR

Plusieurs autres séries en préparation.

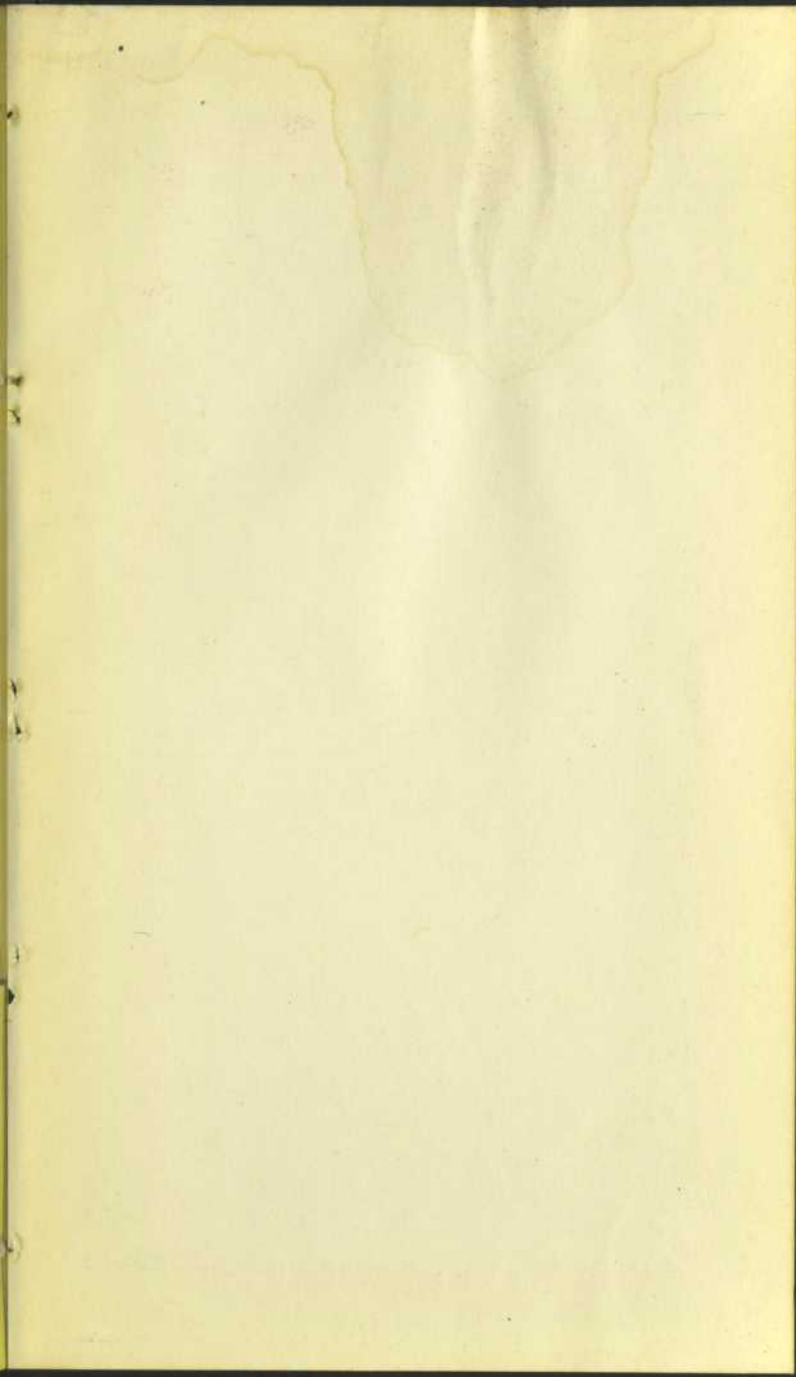
LES ÉDITIONS CHANTECLER

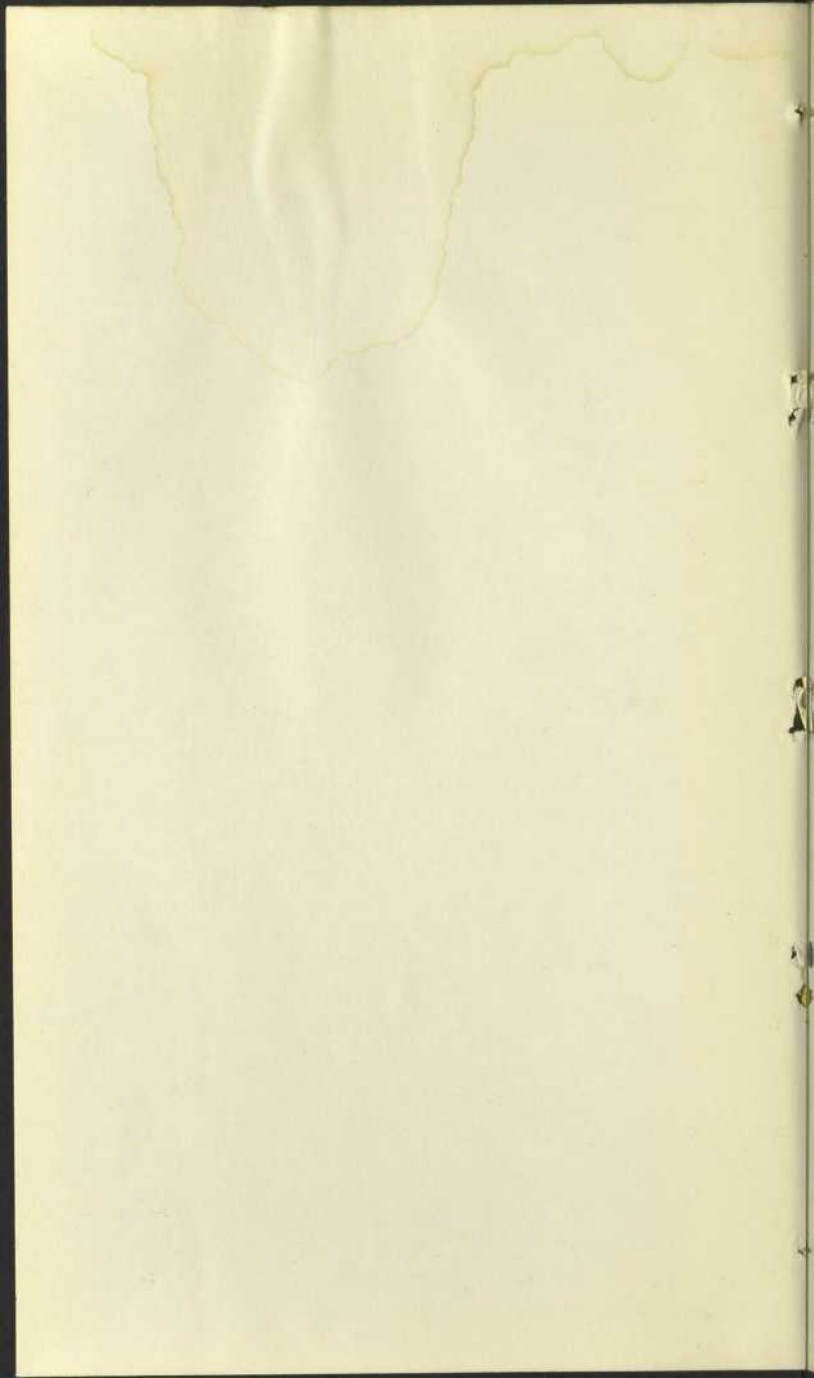
Ltée

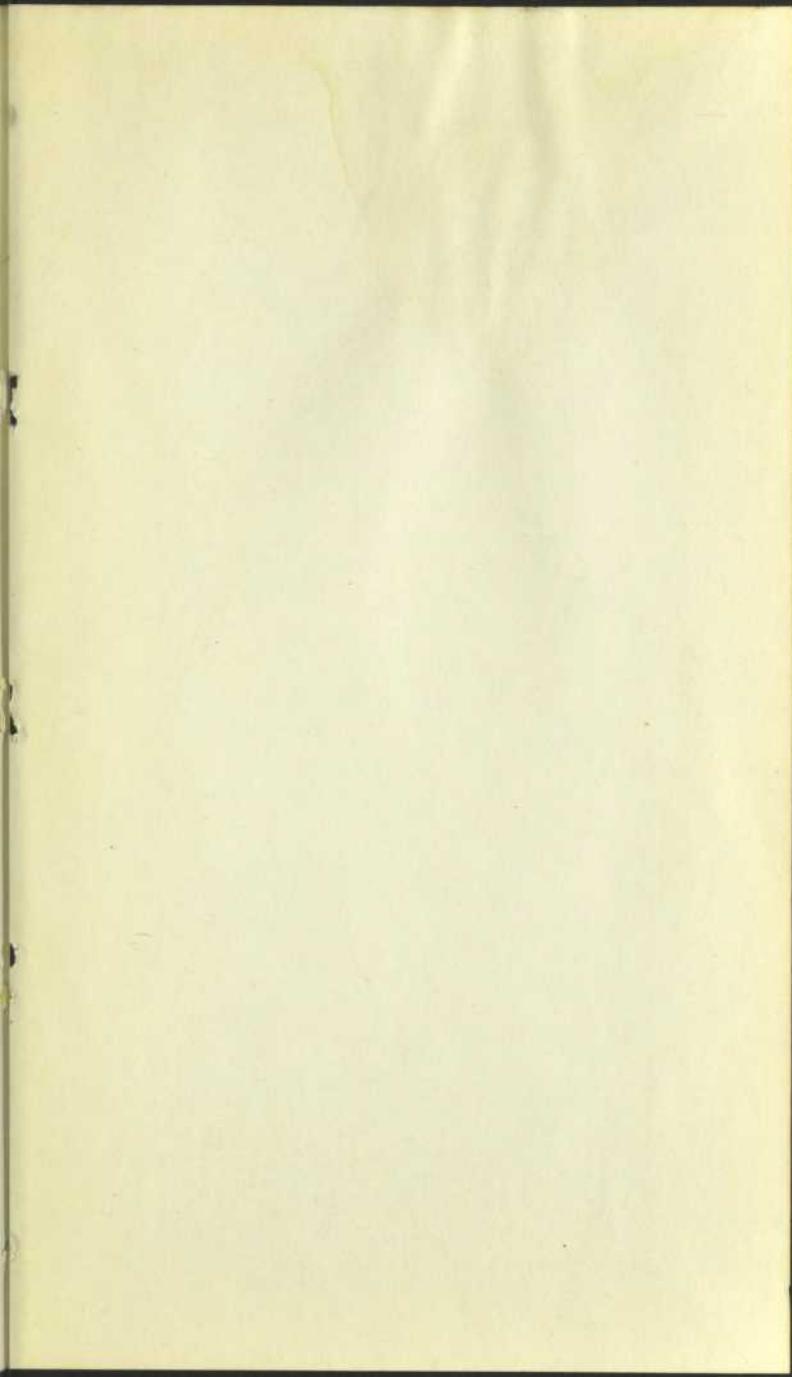
8125, ST-LAURENT

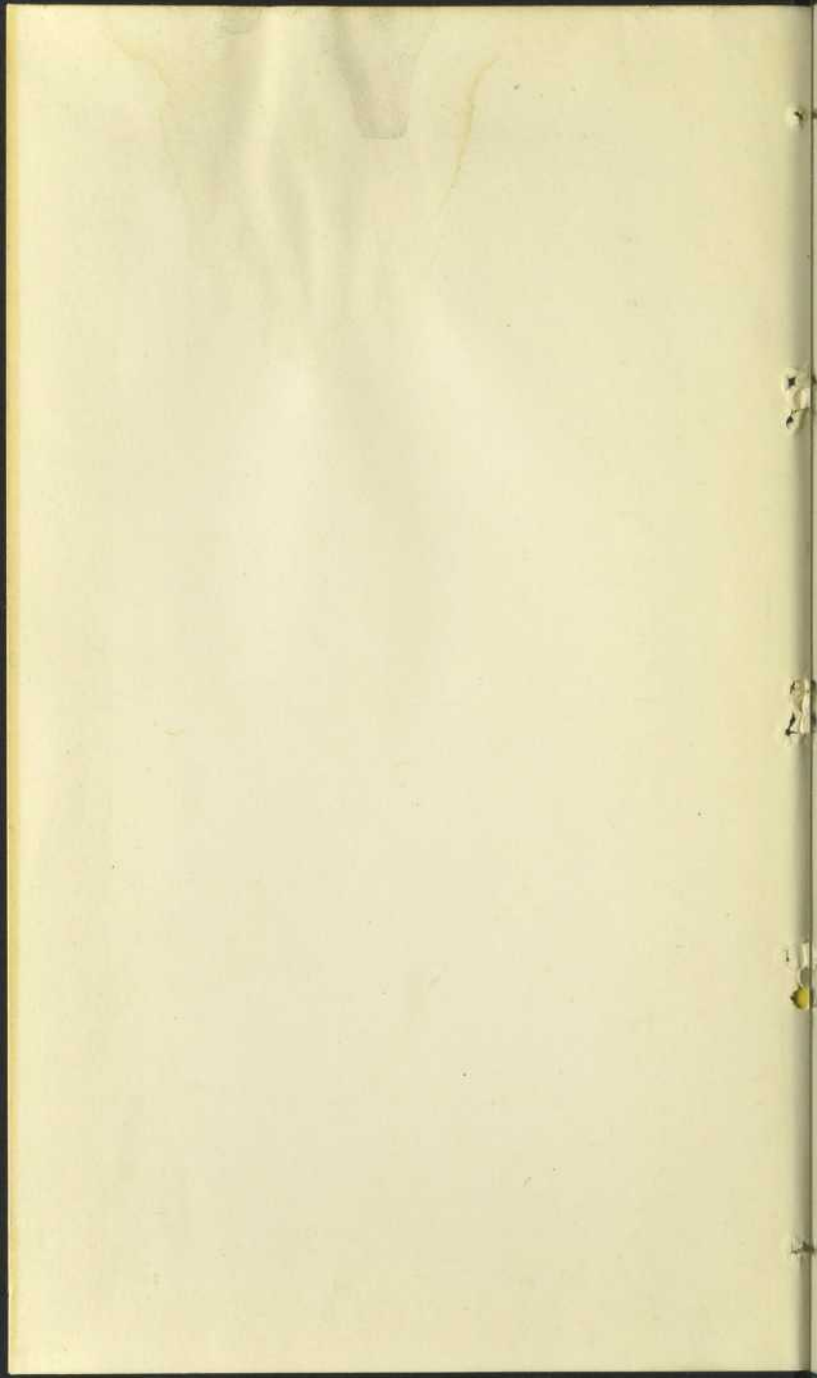
MONTRÉAL-14

DUpont * 5781



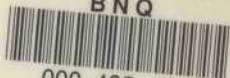








BNQ



000 435 491